

## La Fée de givre

C'était une de ces froides nuits d'automne, le ciel était couvert et le halo blanc de la lune alors pleine peinait à briller à travers les sombres nuages. Je marchais dans la rue éclairée par la seule lumière orangée des lampadaires qui, droits, courbaient leur tête vers le sol, tristes. Les feuilles des arbres frémissaient, et s'arrachaient dès que le vent soufflait trop fort avant de se déposer au sol pour de nouveau s'envoler à la moindre bourrasque. La queue de mon costume traînait mollement derrière moi, dans ma main droite un panier en forme de citrouilles était rempli de friandises en tout genre.

Les rues voyaient défiler en cette nuit d'Halloween une multitude de petits monstres, du vampires à la sorcière en passant, pour les originaux, à la fée ou la licorne. Moi j'avais opté pour un costume de diable, rouge et verni, avec une fourche noire que je tenais de ma main libre. Cela devait faire une heure que j'allais de portes en portes pour récolter les précieuses friandises, mes parents m'avaient laissés sortir seul en m'avertissant de ne pas trop m'éloigner de la maison.

Une légère brise vint caresser mon visage, une odeur douce et enivrante que je ne pouvais décrire, et dont j'ignorais l'origine, chatouilla mes narines. Je tournais la tête dans toutes les directions, cherchant sa provenance tel un chien cherche sa proie à la chasse.

Une maison, imposante et sombre, me fit face. Et le silence. Il n'y avait plus aucun son, ni les feuilles frémissantes, ni les rires des enfants. Juste le silence. Plus personne ne parcourait la rue, et les feuilles au sol, elles, ne bougeaient plus, immobiles. Où étaient-ils passés, tous?

L'odeur subsistait, elle s'était même intensifiée, elle venait bien de cette maison. Je décidais donc de m'approcher. Mes pas résonnèrent dans la rue, ne faisant qu'accroître le sentiment d'insécurité qui m'habitait. Mais cette maison m'attirait, je ne pouvais m'en détourner, si bien que j'avais l'impression que ce n'était pas moi qui marchait vers elle, mais bien mon corps qui ne répondait plus à mes ordres et se mouvait seul.

La façade était en bois, grise et traversée de fissures, on pouvait presque voir les milliers d'échardes qui en sortaient, comme un millier d'aiguille ou d'épines qui pouvaient vous transpercer si vous vous en approchiez de trop près. Elle n'était pas bien grande et pourtant était imposante, elle paraissait penchée en avant, prête à dévorer sa proie à chaque instant. Les deux fenêtres à l'étage, plus grandes que celles du rez-de-chaussée, me faisait penser à deux grands yeux qui me fixaient, et dans lesquels de vieux rideaux déchirés pendaient, parfois se mouvait et tremblaient, pris d'un frisson que le vent leur donnerait. Le porche lui, était la gueule béante de ce monstre qu'était devenu la maison. Et malgré toutes ces sensations et impressions que me donnaient la mesure, j'étais follement entraîné vers elle, par cette douce odeur, ce parfum entêtant et enivrant.

Chaque pas me rapprochait de plus en plus de la demeure, et chacun de ces pas ne faisait qu'amplifier les battements de mon cœur. Les marches du porche grincèrent, et enfin je me retrouvais devant la porte d'entrée. C'était une porte comme les autres, mais quelque chose me disait qu'elle était ouverte, prête à être passée. Je posais ma fourche contre le mur, et tournait la poignée. Sans bruit, je franchissais le seuil de la maison.

Le froid. Voilà la première impression que j'eus une fois à l'intérieur, un frisson parcourut mon échine et se transmet à tout mon corps. Quand je respirais, un léger nuage se formait, puis disparaissait l'instant d'après. Il faisait sombre, je ne distinguais que grossièrement les formes, les détails, eux, restaient cachés dans les ténèbres. La porte

claqua violemment derrière moi, et le son résonna dans toute la demeure. Je voulus ouvrir cette dernière, effrayé, le cœur battant la chamade, des sueurs froides se répandant sur tout mon corps. Mais ce fut sans succès, elle était bloquée, et la poignée, elle, était gelée, comme la glace, comme la mort. Je devais trouver une autre sortie. Dans toutes ces émotions, je n'avais pas remarqué la puissance de cette odeur qui continuait encore et encore à m'occuper l'esprit et à me faire tourner la tête. Mes yeux finirent par s'habituer à la pénombre et je pus enfin voir ce qui m'entourait. J'étais dans une sorte de pièce d'entrée, aux murs tapissés d'un papier peint se déchirant par endroits, il y avait quelques meubles comme une commode et une armoire, et au mur à ma droite était accroché un grand miroir poussiéreux. Je m'en approchais, et y voyait mon reflet. Une chose, je ne sais quoi, passa derrière moi, rapidement, furtivement. Je me retournais immédiatement, et demandais naïvement si quelqu'un était là. Je n'eus bien entendu aucune réponse. Juste le silence.

La seule chose que je pouvais faire pour le moment était de trouver la source de l'odeur. Mon odorat me fit comprendre qu'elle venait d'une des pièces adjacentes. Sa porte était entrouverte, et l'arôme sucré était si puissant ici qu'il en était presque écœurant. Je rentrais dans la pièce, et ce que je vis me tétanisa. Je devais sûrement être dans la cuisine au vu des meubles à l'intérieur. Au centre, par terre, se trouvait un corps. Un cadavre en décomposition, qui, malgré son état, semblait parfaitement en vie tant les insectes qui y avaient élu domicile se mouvaient comme s'il était pris de milliers de convulsions, dévorant chaque parcelle de chair qui pouvait en rester. Et l'effluve, elle avait totalement changé de nature. Elle m'était devenue totalement désagréable, immonde, je retenais ma respiration. Je n'avais jamais rien senti d'aussi abominable, et si l'Enfer devait avoir une odeur, c'était sûrement celle-ci. Je sortais de la pièce et en fermais la porte pour chasser cette image. Je prenais une grande bouffée d'air. Je tremblais. Que se passait-il ici ? Qu'allais-je bien pouvoir faire pour sortir ?

Il y eut comme un rire qui brisa le silence. Léger, rapide, féminin. La deuxième porte s'était ouverte, et en face de moi se tenait, dans un costume de fée, une petite fille de mon âge, blonde, jolie quoiqu'un peu pâle. Elle me fixait, debout dans l'ouverture de la porte, pieds nus.

« Viens jouer avec moi. »

La fille resta encore quelques secondes à me regarder, puis se retourna et, fendant l'air, se mit à courir. Je lui criai d'attendre et me mettais à la suivre, faisant tomber mon sac de bonbons, ces derniers se répandant au sol. Peut-être n'étais-je finalement pas seul à être tombé dans cette maison, elle connaissait peut-être un moyen de sortir. J'entendis des marches grincer sous des pas rapides, elle avait sûrement dû monter l'escalier. Je la suivais dans sa course et faisait craquer de la même manière les vieilles planches de bois. Le froid ne faisait que s'intensifier, je ne sentais presque plus mes doigts engourdis, ni mon visage. Je m'arrêtais en haut, essoufflé, la respiration saccadée. Je me relevais et scrutais les alentours. Les murs semblaient recouverts de givre autant que le sol, en effet je m'avançai et ce dernier se fissa dans un son de verre brisé. La petite fille n'était pas là, envolée.

« Et si on jouait... »

Je dirigeai mon regard vers la provenance du son. Elle était comme apparue devant moi, j'eus un léger sursaut. Ses yeux étaient gris, voir bleus, comme la glace, son teint blanc comme la neige, ses lèvres violacées comme la mort.

« Pour toujours. »

Son visage d'enfant eut soudainement une expression des plus effrayantes, ses yeux étaient emplis de folie, sa bouche s'était écartée, laissant voir ses dents dans un sourire plein de démente. Elle me poussa en arrière, et rien ne me retint, si ce n'est les marches qui me frappèrent une à une. Dans ma chute je la voyais par moment, me fixant toujours du haut de l'escalier, souriant. Mon corps ne répondit plus. Mon esprit s'éteignit. Ce fut le noir total.

\*

\* \*

Où étaient-ils tous passés? La rue s'était soudainement vidée de tous les enfants qui la parcourait l'instant d'avant. Seul le silence était roi, et la lune elle, passa discrètement sa lumière à travers les nuages. Le vent ne soufflait plus, les feuilles mortes au sol ne se mouvaient plus dans leur danse tourbillonnante. En face, une maison, petite quoiqu'imposante dans son allure, attira mon attention. Puis une odeur, douce, sucrée, émana de cette dernière. Je me dirigeais vers elle, ma queue de loup pendant mollement derrière moi. A une des fenêtres de l'étage brilla l'éclat de deux petites cornes.

**Théo Ruel**